

ALEXANDRA
LAROCHELLE

L'UNIVERS
NE PEUT
NAÎTRE QU'UNE
SEULE FOIS

LA BAGNOLE

**ALEXANDRA
LAROCHELLE**

**L'UNIVERS
NE PEUT
NAÎTRE QU'UNE
SEULE FOIS**



LA BAGNOLE

1.

Avoir une chanson dans la tête, puis ouvrir la radio et l'entendre jouer, croiser une personne habillée exactement comme soi dans la rue, penser à un ami à qui on a pas parlé depuis des lustres et recevoir un message de lui quelques minutes plus tard... C'est bizarre, les coïncidences, quand on y pense. Ça fait souvent sourire, on se dit : « Ah, les beaux hasards de la vie ! » et on continue sa journée un tout petit peu plus de bonne humeur sans s'y attarder plus longtemps.

Carole croit pas aux coïncidences, elle. Ma mère a toujours eu un p'tit penchant pour la spiritualité, pas mal plus que mon père et moi. Elle croit que la vie est écrite d'avance, qu'il n'y a pas de hasards,

que des rendez-vous... ce genre de choses. J'ai toujours aimé ce côté d'elle, même si j'ai tendance à prendre tout ça avec un grain de sel.

Moi, je pense plutôt que notre petit monde est plus comme une minuscule ligne de code dans le gigantesque algorithme du multivers. Toutes les possibilités, toutes les combinaisons existent et se produisent simultanément dans tous les univers à la fois.

C'est vertigineux, tout ça, l'univers, le multivers, l'infini... presque aussi vertigineux que certaines coïncidences. Pas comme celles qui font sourire parce qu'elles sont cute et anodines; non, je parle de celles qui te rentrent dedans solide, qui te revirent de tout bord, tout côté et qui te font te demander: «Mais pourquoi moi?» Des coïncidences qui font bang.

Ce jour-là, le soleil brillait fort dans le ciel, comme un dernier soubresaut de l'été à travers l'automne qui s'installait tranquillement. Méchante belle journée pour une fin du monde. L'ambulance avait roulé rapidement jusqu'à Baie-Saint-Paul, l'hôpital le plus proche, et j'avais vomi deux fois en route. Le mélange d'état de choc, de coup à la tête et de mal des transports avait formé un cocktail explosif dans mon estomac.

Tout était à la fois flou et limpide. J'avais l'impression de vivre un genre de rêve étrange et au ralenti, mais, dans ma tête, le fil des événements jouait et rejouait à 100 milles à l'heure.

Je revivais le moment de mon départ. Assise dans la voiture de Mathilde, le visage ravagé par la fatigue d'une nuit blanche et de plusieurs mois d'angoisse, mais habitée d'une certitude reconfortante : nous deux, c'était fini et tout irait mieux une fois que je t'aurais quitté.

Je pouvais à nouveau sentir mon corps vibrer sous le ronronnement du moteur, j'entendais encore le téléphone sonner, une voix amoureuse dans le haut-parleur, je ressentais l'incertitude, tout à coup, avant qu'elle soit chassée par la conviction que je devais aller au bout ; il me fallait arracher ce chapitre de ma vie une bonne fois pour toutes.

Puis je sursautais en sentant le volant tourner brusquement entre mes mains, revoyant dans un flash la voiture qui fonçait en sens inverse, chaque muscle de mon corps crispé en réalisant que l'impact était inévitable. Puis le bang, fort comme un univers qui explose.

Le médecin me répétait que j'avais été chanceuse : je m'en tirais avec une prune sur le front, un petit mal de bloc et un traumatisme à vie. D'autres

allaient dire plus tard que j'avais pas eu de chance : ma roue avait heurté quelque chose, qui m'avait fait perdre le contrôle du véhicule. Perte totale.

C'était étrange d'être à la fois chanceuse et malchanceuse dans la même situation. Tout dépendait de la personne qui observait, comme si deux réalités coexistaient dans la même dimension.

Erwin Schrödinger est un physicien qui a imaginé une expérience dans laquelle un chat serait placé dans une boîte étanche avec un dispositif qui peut ou non libérer un poison. Sa théorie était que tant qu'on a pas ouvert la boîte pour vérifier l'état du chat, il existerait dans une espèce de double réalité où il serait à la fois mort et vivant.

Dans la dimension où j'étais à la fois chanceuse et malchanceuse, il y avait aussi une autre personne qui avait vu une voiture dévier devant ses yeux et foncer droit sur elle dans un face-à-face inéluctable. Mes ongles grattaient et creusaient des sillons sur mes jointures tandis que j'attendais des nouvelles de cette personne dont je venais de faire basculer la vie. Mes mains étaient sales, couvertes de germes d'hôpitaux, mais je m'autorisais pas à les laver tant que je saurais pas ce qu'il en était. Je méritais pas d'apaisement alors que quelqu'un d'autre se trouvait possiblement entre la vie et la mort par ma faute.

Les salles d'attente aux urgences m'ont toujours fascinée : des dizaines d'histoires différentes convergent vers le même non-lieu l'espace de quelques minutes ou de quelques heures, entre les quatre mêmes murs. Certains voient leur vie basculer à jamais, pour le meilleur ou pour le pire, d'autres repartent avec une prescription d'anti-inflammatoires et d'autres encore n'en ressortent jamais. Et tous ces petits et grands drames se jouent simultanément, dans un silence exaspéré ponctué de regards fuyants.

Il aura fallu une petite éternité, au moins le temps de vivre une multitude d'autres vies dans ma tête au cours desquelles j'affrontais les pires scénarios, avant que le médecin revienne pour me confirmer que l'autre conducteur était correct, qu'il s'en tirait avec une petite commotion cérébrale. J'ai senti le poids du monde quitter mes épaules d'un coup lorsqu'il m'a proposé :

— Aimerais-tu le voir ?

J'ai hoché vivement la tête et je l'ai suivi un peu plus loin à travers les urgences. Il s'est immobilisé devant un rideau qu'il a tiré et ma réalité m'a ratrapée de plein fouet.

Y a des coïncidences cute et anodines, puis y a celles qui te rentrent dedans solide, qui te revirent

de tout bord, tout côté et qui te font te demander :
« Mais pourquoi moi ? » Des coïncidences qui font
bang, comme ce jour-là, quand j'ai découvert
que la personne que j'avais frappée sur la route
quelques heures plus tôt...

C'était toi, Oli.

2.

L'incompréhension a déformé tes traits à la seconde où tu m'as vue. Je pense qu'à cet instant, on devait être à peu près un miroir l'un de l'autre, sauf pour l'œil au beurre noir qui tatouait de mauve ta peau blême.

J'ai senti ma bouche s'ouvrir, mais aucun son n'en est sorti. C'est seulement quand j'ai commencé à manquer d'air que j'ai réalisé que je retenais mon souffle, comme après un violent coup au ventre.

— Je... Maé ? as-tu bafouillé, désorienté.

— Oli...

— Vous vous connaissez ? a demandé le médecin, tout aussi surpris.

Aucun de nous n'a répondu. Le choc était monumental et l'ampleur de la coïncidence, démesurée.

Nos yeux s'écarquillaient à l'infini, comme pour y laisser entrer la réalité qui avait du mal à se frayer un chemin.

Au bout d'un long moment de suspension, nos corps ont parlé à notre place, alors que, machinalement, nos pieds franchissaient l'espace qui nous séparait et qu'on se blottissait l'un contre l'autre. Tes grands bras se sont refermés autour de moi et je sentais nos deux cœurs tambouriner à l'unisson. J'avais pas encore pleuré, mais j'ai senti quelque chose éclater dans ma poitrine et les valves se sont ouvertes d'un coup.

— Comment... Qu'est-ce que... ?

Les mots sortaient de nos bouches dans un désordre saccadé, les larmes roulaient sur tes joues et sur les miennes tandis que les faits s'ancraient lentement en nous. On s'était foncés dedans. Nos deux voitures s'étaient percutées de plein fouet et on aurait très bien pu y rester, tous les deux.

— Je vous laisse, a bêtement lâché le médecin, qui avait visiblement fait son deuil de comprendre la scène qui se déroulait sous ses yeux. Pas de conduite de véhicule ni d'alcool jusqu'à la disparition complète des symptômes de commotion cérébrale. Et vous avez votre congé.

Puis il s'est éclipsé.

— T'es correcte ? m'as-tu demandé doucement en soulevant mon menton avec ton index pour mieux me regarder.

J'ai hoché la tête et j'ai senti mon cerveau cogner contre les parois de mon crâne.

— Je... je suis tellement... désolée, Oli ! ai-je hoqueté.

Tu m'as serrée un peu plus fort et t'as embrassé mes cheveux tendrement.

— Arrête, c'était un accident. On m'a expliqué que t'avais percuté quelque chose et perdu le contrôle.

— J'ai failli te tuer..., ai-je sangloté contre ton épaule.

Tu m'as repoussée gentiment pour me regarder dans les yeux.

— Toi aussi, t'aurais pu mourir, Maé ! On l'a échappé belle tous les deux, mais c'est surtout pas de ta faute !

Si seulement tu savais. J'étais pas censée prendre la route ce matin-là, premièrement parce que c'était loin d'être dans les plans et deuxièmement parce que j'aurais même pas dû conduire, tellement j'étais fatiguée. Mais, surtout, tout ça s'était produit parce que j'allais te quitter. Ma main a tracé une ligne le long de ton visage un peu tuméfié et t'as

souri à travers tes larmes. T'as plongé ton regard océan dans le mien, et le temps s'est suspendu.

— Je t'aime, as-tu murmuré tout bas.

J'ai perdu le souffle à nouveau. Ces trois petits mots ont eu l'effet d'un coup de drill au creux de mon ventre. Tu m'aimais.

— Je t'aime aussi, ai-je répondu, comme par réflexe.

Parce que c'était la chose à dire dans les circonstances. Parce que j'avais failli mettre fin à ta vie ce jour-là. Parce qu'à cause de moi, on était là à s'étreindre comme des amants perdus au milieu du chaos des urgences de Baie-Saint-Paul. Parce qu'on annonce pas à quelqu'un que la personne qu'il aime veut le quitter cinq minutes après qu'il a déjoué la Faucheuse. Pis aussi, ben, parce que c'était vrai.

Je t'aimais. Je t'aimais aussi, mais. Dans mon cœur, après ce « mais », il existait tout un univers, toute une panoplie de réalités dans lesquelles tu te trouvais pas et qui jouaient du coude pour exploser au grand jour, sauf que l'urgence de Baie-Saint-Paul était de toute évidence pas la place pour le laisser prendre son expansion.

Et tandis que les mots s'entassaient dans ma gorge à vitesse grand V, des pas de course ont

retenti dans le couloir et mes parents sont arrivés en catastrophe. Je les avais appelés alors que j'impatientais dans la salle d'attente et j'avais eu beau répéter plusieurs fois que j'allais bien, manifestement les mots « accident » et « hôpital » étaient les seuls qu'ils avaient retenus.

Ma mère s'est précipitée sur moi, les lèvres pincées, en louchant d'un œil, comme quand elle se retient de pleurer. Dès que ses mains se sont posées sur moi, elle s'est liquéfiée contre mon épaule, pendant que mon père regardait le plafond sans cligner des yeux, sa tactique infailible d'homme fort qui ne cède jamais à ses émotions.

Si les Carol(e) venaient d'abord pour moi, ça a été tout un émoi quand ils ont réalisé que t'étais aussi impliqué dans l'accident. On a eu droit à une grosse dose d'amour et de « Ben voyons donc ! », avant que ma mère nous bombarde de questions, mais mon père a interrompu son élan.

— Eille, je pense que l'interrogatoire peut attendre. Sont brûlés, ces jeunes-là !

Je l'ai remercié silencieusement pour ça, parce que c'était vrai que j'avais aucune envie de revivre cette journée de mardo en la racontant à nouveau. Pas envie non plus d'expliquer ce que je faisais dans la voiture de Mathilde, ni d'annoncer à ma

meilleure amie que sa bagnole n'était plus qu'une carcasse par ma faute. Et surtout pas le goût de penser que, bientôt, mon « nous » si précieux ne serait plus que du passé. Tout ce que je voulais, c'était m'appuyer sur un repère stable, question de souffler un tout petit peu à l'abri de la tempête qui ne tarderait pas à reprendre de plein fouet.

On s'est tous installés à bord de la voiture familiale. Je me suis assise à l'arrière et t'as pris place sur le siège du milieu pour être plus près de moi. Nos mains se sont entremêlées et ça m'a fait penser que j'avais toujours pas lavé les miennes, mais j'étais tout à coup si fatiguée que ça me semblait moins important.

Alors que le moteur se mettait en marche, j'ai appuyé ma tête contre ton épaule, j'ai humé ton odeur familière et j'ai fermé les yeux. Les grands déchirements pouvaient attendre un peu, j'avais besoin de faire semblant encore juste un petit moment.

3.

Cette nuit-là, j'ai fait des rêves bizarres sans arrêt et je me suis réveillée à de nombreuses reprises, chaque fois les mains serrées sur un volant imaginaire, mon corps en sueur cherchant le tien à mes côtés.

Mais j'étais bel et bien seule dans mon lit, puisque, la veille, on t'avait déposé chez ton père. En apprenant que t'avais eu un accident, il avait insisté pour que t'aïlles passer une couple de jours chez lui. Ça m'avait fait grincer des dents : fallait ben que tu frôles la mort pour qu'il daigne te témoigner un minimum d'intérêt.

Chaque fois que j'arrivais à me rendormir, mes rêves jouaient en boucle comme un disque brisé et m'épuisaient. Puis les pas de mon père à l'étage

m'ont arrachée à ma nuit étrange. Il était 5 heures, heure à laquelle Carol se lève pour commencer sa journée à la ferme. Sauf que, cette fois, plutôt que de se diriger vers la porte-fenêtre pour aller à la grange où il devait normalement traire les vaches, le bruit de ses bottes s'est rapproché de l'escalier du sous-sol, puis de ma chambre. La tête dans les vapes, j'ai entendu deux petits coups sur la porte, qui s'est ouverte doucement en grinçant. Mon père s'est avancé vers mon lit, où il s'est assis.

— Toutoune, lève-toi, a-t-il chuchoté.

J'ai passé une main sur mon visage, désorientée.

— Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé, la voix pleine de sommeil.

— Viens avec moi.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant. Je t'attends dans l'entrée.

Il est sorti et j'ai soupiré. J'aurais voulu dormir encore, mais je savais aussi que les cauchemars reprendraient leur assaut à la seconde où je fermerais les yeux, alors je me suis extirpée des couvertures. J'ai enfilé une vieille paire de joggings, un t-shirt à toi qui traînait par terre, mes bas les plus doux et je suis montée le rejoindre dans le vestibule. Mon père m'a tendu un de ses manteaux, beaucoup trop grand pour moi.

— Tiens, mets ça. C'est pas chaud à matin.

— Comment ça? Qu'est-ce qu'on va faire?

Il a pas répondu et j'ai pensé qu'il voulait que je lui donne un coup de main pour faire quelque chose à la grange. Je l'ai suivi à l'extérieur, et la fraîcheur humide a pénétré mes os. De grosses volutes s'échappaient de ma bouche quand je respirais et j'ai laissé l'air me glacer les poumons un instant, tandis que Carol marchait vers le stationnement. Il a plongé une main dans la poche de son manteau, d'où il a sorti son trousseau de clés qu'il m'a lancé nonchalamment. Je l'ai attrapé de justesse, malgré mes réflexes ralentis par ma courte nuit.

— Qu'est-ce que...? ai-je commencé.

Il a ouvert la portière de sa voiture et s'est installé côté passager.

— Viens-t'en, on s'en va faire un tour.

J'ai figé en réalisant ce qui était en train de se passer.

— Oh non, P'pa, ai-je supplié d'une petite voix.

Mais il a pas bougé d'un poil, attendant que je prenne place derrière le volant.

— On est-tu obligés de faire ça à matin? Il est 5 heures, pis...

— Embarque.

— Non, P'pa, pour vrai, j'ai vraiment pas le goût de... Ça fait même pas 24 heures que...

— Embarque, m'a-t-il encore coupée.

Son ton était doux, mais ferme et j'ai compris qu'il me laisserait pas le choix. J'ai soupiré de la boucane et j'ai réprimé un frisson, puis je me suis assise sur le siège du conducteur. On a refermé les portières simultanément et j'ai attendu quelques secondes, le trousseau lourd au creux de ma main.

— C'est pas plus dangereux qu'avant-hier, a-t-il affirmé.

Pas l'ombre d'un doute ou d'une émotion dans sa voix. J'ai hoché la tête et j'ai posé mon pied sur la pédale de frein, avant d'insérer la clé dans le contact et de démarrer le moteur, les mains moites et les yeux clos.

— Va falloir que tu les ouvres un moment donné, ça irait mieux.

J'ai crispé les paupières un peu plus fort, question de vivre dans le déni un instant de plus, puis j'ai fixé mon regard droit devant.

— Ça va bien aller.

Il l'a pas dit comme un encouragement, c'était plus comme une certitude et ça m'a fait du bien. Mon rythme cardiaque s'est apaisé légèrement et les tremblements dans mes jambes se sont calmés juste assez pour me laisser reculer jusqu'à la route, puis je me suis engagée sur la 138 en serrant les

dents. « C'est pas plus dangereux qu'il y a deux jours. C'est pas plus dangereux qu'il y a deux jours. C'est pas plus dangereux qu'il y a deux jours. »

La route était déserte, comme si tout le monde s'était passé le mot pour me donner un coup de main, mais des phares ont subitement illuminé la chaussée et je me suis raidie.

— Tu fais bien ça, a dit mon père, comme pour calmer le monstre dans mon ventre.

On a croisé une van et j'ai presque pu sentir l'impact potentiel dans tout mon corps au moment où on est arrivés à sa hauteur. Le temps que je reprenne mon souffle, elle était déjà loin dans mon rétroviseur et je me suis trouvée niaiseuse de me sentir soulagée.

— T'as-tu envie de chips? a soudain lancé mon père, le plus naturellement du monde.

— Quoi? ai-je demandé, perplexe.

— Des chips, ça te tente-tu?

— Euh... y est 5 h 08 du matin.

Il a haussé les épaules.

— Pis, ça? Moi, j'ai le goût de chips, fait qu'on va aller en chercher.

J'ai calculé dans ma tête la distance à parcourir jusqu'au dépanneur un peu après Cap-à-l'Aigle. Tout mon corps était tendu, chaque muscle crispé,

en état d'alerte. Ça a été comme ça tout le long de la dizaine de kilomètres qui nous séparaient de notre destination. Quand j'ai vu l'enseigne du commerce se dessiner au loin, j'ai levé mon pied de la pédale à gaz.

— Ah, je pense pas qu'ils sont ouverts à cette heure-là, a dit Carol.

— Ben oui, regarde, y a de la lumière.

— Ouin, mais ils ont jamais ma sorte ici de toute façon. On va aller à La Malbaie.

J'ai tourné la tête vers lui et, malgré tous mes efforts, j'ai pas pu empêcher mes yeux de lui lancer de la haine.

— Sérieux, P'pa ?

— Ben oui, tu le sais, c'est les Miss Vickie's au ketchup que j'aime ! Y en ont pas partout.

J'ai soupiré très fort en le détestant un peu. Je savais ce qu'il était en train de faire, pis j'avais juste envie de retourner à mes cauchemars au plus sacrant.

— Toi, c'est quoi, ta sorte de chips préférée ? a demandé Carol.

Sa question m'a irritée. Mon père fait jamais de small talk. Qu'est-ce qui lui prenait tout à coup ?

— N'importe quelle sorte qu'ils vendent à Cap-à-l'Aigle, que j'ai répondu d'un ton abrasif.

J'ai vu ses épaules sautiller du coin de l'œil, mais, moi, j'avais pas envie de rire.

— Les Miss Vickie's au ketchup, c'était ta sorte préférée quand t'étais petite. Tu t'en souviens-tu?

J'ai pas répondu, trop occupée à me blanchir les jointures sur le volant.

— Ta mère essayait de te faire manger des brocolis, pis tu voulais rien savoir. Tu les recrachais chaque fois, y avait rien à faire. C'est moi qui a pensé t'écraser des Miss Vickie's au ketchup dans tes brocolis.

— T'es simple..., ai-je soupiré avec un demi-sourire.

— Ben, ça a-tu marché ou ça a-tu pas marché? Après ça, j'avais juste à ouvrir un sac pour que tu reconnaises le bruit pis que tu viennes avec des grands yeux en gigotant des pattes. C'était assez cute, ha!

Mon sourire s'est un peu élargi. Je pense que c'était la première fois que j'entendais mon père s'attendrir d'un souvenir d'enfance et ça m'a fait me sentir toute drôle.

— Carole voulait pas que je t'en donne. Fallait que tu manges santé, tsé ben! Mais, moi, je l'écoutais pas, j'attendais qu'elle regarde pas, pis je te passais une chips en cachette. Mais je me faisais pogner chaque fois, j'te dis qu'étais pas contente!

— Tu voulais être le parent préféré! me suis-je amusée.

— Ah, pour ça, je savais ben que j'avais aucune chance, a-t-il admis, à moitié sérieux. C'était beaucoup plus elle qui s'occupait de toi. Pendant ce temps-là, j'avais la ferme à gérer, ça allait pas se faire tout seul, hein ?! Alors, t'étais tellement souvent dans les jupes à ta mère... fallait ben que je trouve un moyen pour que tu m'aimes aussi.

J'ai senti ma gorge se nouer d'une étrange manière.

— En me donnant des chips au ketchup ! ai-je tenté de rigoler.

Je l'ai vu hausser les épaules et mon cœur s'est serré un peu plus fort. C'était bizarre d'avoir ce genre de discussion avec mon père, lui qui parle jamais de ses sentiments. Peut-être que d'avoir eu peur de me perdre la veille avait réveillé son côté émotif bien enfoui.

J'étais tellement prise dans notre conversation et ce qu'elle provoquait en moi que j'en ai oublié mon angoisse d'être en train de conduire. Avant même que je le réalise, on était à La Malbaie. J'ai garé l'auto devant le dépanneur et mon père s'est engouffré à l'intérieur. Il en est sorti quelques instants plus tard, un sac de victuailles à la main, puis a repris place à mes côtés.

— On va-tu voir le soleil se lever ? a-t-il suggéré.

Les premières lueurs du matin commençaient

à teinter de bleu la noirceur du ciel. J'ai repris la route pour m'arrêter quelques dizaines de mètres plus loin, près du petit gazebo au bord de la baie. On est sortis de la voiture et on s'est assis sur le pare-chocs pour déballer le sac de plastique. À l'intérieur se trouvaient les Miss Vickie's au ketchup, deux cannettes de liqueur et un sac de pêches surettes en jujubes.

— Tins, a-t-il fait en me lançant les bonbons. Tes préférés.

J'ai souri.

— Merci. Mais y est ben trop tôt pour manger ça.

Carol a hoché la tête.

— C'est ben meilleur quand c'est mal.

J'ai ri et j'ai pigé une poignée de croustilles, que j'ai toute mise dans ma bouche. Je me souviens avoir pensé qu'il avait raison : c'était encore plus succulent à cette heure-là.

— Pis? a-t-il demandé.

J'ai hoché la tête, la bouche trop pleine pour parler, puis on a cogné nos cannettes l'une contre l'autre, avant de rediriger notre attention sur les reflets orangés qui apparaissaient peu à peu sur l'eau.

Le fantôme de la discussion que j'aurais bientôt avec toi est venu me hanter, mais je l'ai chassé du

revers de la main. J'étais bien et j'avais pas envie de me tourmenter tout de suite. Avec lui assis tout près, l'infini qui s'ouvrait devant nos yeux m'apparaissait comme le plus douillet des cocons. Mon père, c'est vraiment le plus fort.

On a terminé notre étrange déjeuner alors que la ville maintenant baignée de lumière commençait à s'animer, puis on s'est levés de l'auto d'un accord silencieux.

— Tu veux-tu que je conduise pour revenir ? a-t-il proposé.

— Non, ça va, je suis correcte, maintenant. Merci.

Il a eu un petit hochement de tête et j'ai senti comme de la fierté dans ses beaux yeux-constellations. On aurait dit que les étoiles brillaient un peu plus fort que d'habitude dans son microcosme, ce matin-là. On a repris place à bord de la voiture et j'ai inséré la clé dans le contact.

— Tsé, P'pa..., ai-je commencé avant de démarrer, t'avais pas besoin de me donner des chips.

— Hein ?

J'ai haussé les épaules.

— Pour que j't'aime.

Il a comme sursauté, avant de porter rapidement son attention vers l'avant.

— Enweille, ramène-nous à maison.

Le bruit du moteur a pas complètement enterré son raclement de gorge et, du coin de l'œil, je l'ai vu essayer le sien à la vitesse d'une étoile filante.

Maélia aimait son amoureux à la folie.
C'était le premier et, pensait-elle, l'homme
de sa vie. Mais sous le garçon romantique
et sensible se cachait un narcissique.
Maintenant libérée, le cœur en charpie,
Maélia veut reconstruire sa vie. Mais la
toile d'un manipulateur demeure parfois
en place, même après une rupture...

La suite attendue de Jusqu'à ce que ça
fasse bang, incursion de l'autrice dans
l'univers des relations toxiques.



ISBN 978-2-89714-341-1

